



Diagnostic

Stéphanie Braquehais

Elle m'a vu, la dame en blanc. Je sais qu'elle m'a vu. C'est la quatrième fois qu'elle passe devant moi sans m'accorder un regard. Mais je sais qu'elle sait que je suis là. Comme cela doit être jouissif d'être attendu, désiré ainsi par tant d'inconnus, même si je doute que ça lui arrive ailleurs qu'ici, dans ces couloirs qui puent le cancer.

Je hais les hôpitaux.

Nous sommes arrivés ce matin avec mon frère. Je me suis toujours dit qu'un groupe a le cuir plus épais qu'un individu pour affronter la mort. Comme tous les paresseux, je préfère les livraisons à domicile et je suis content de ne pas être venu tout seul car mon esprit n'est pas un compagnon agréable. Il passe son temps à se poser des questions, à échafauder les scénarios les plus dramatiques. Je parviens rarement à enrayer la machine.

La réceptionniste nous a tendu un formulaire à remplir. Je suis resté quelques secondes les yeux fixés sur ses ongles sales avant de saisir le document. Je n'avais pas de stylo, elle a levé les yeux au ciel et j'ai eu honte comme un enfant de cinq ans. Puis j'ai eu très envie de placer mes mains autour de son cou et de serrer très fort. Mais je me suis alors souvenu que j'étais sûrement mourant et qu'il valait mieux sauver une vie que d'en perdre deux.

J'ai rempli. Nom, prénom, adresse. Situation maritale ? Néant. Mon frère m'a traité de crétin et a corrigé : « Célibataire ». Antécédents ? J'ai regardé mon frère. Il m'a rappelé que notre grand-père était mort de cette maladie. Nous n'étions pas nés, ni moi, ni lui. Avec la plus grande réticence, ma main droite tremblant au-dessus du formulaire inquisiteur, j'ai écrit le nom du mal en question.

Je ne sais pas si mon frère se rend compte à quel point il a fallu que je prenne sur moi pour pénétrer dans cet hôpital. Dès que je suis entouré de murs blancs, j'ai l'impression d'être en phase terminale.

Nous avons pris place sur les sièges inconfortables de la salle d'attente. Je crois que la santé publique a enquêté dans les gares et les métros avant de choisir son mobilier, notamment ces sièges sur lesquels il est impossible de poser son cul plus de cinq minutes sans se broyer le coccyx. Les accoudoirs ont censuré la position horizontale. Devant la mort, il faut rester droit. Même si vous souffrez comme un malade. Et je suis très malade.

Je regarde mon frère, immobile. Il lit un magazine *pipole*. Comment fait-il ? Je gigote sur mon siège, me lève pour faire quelques pas, puis enlève mon blouson et m'assois dessus, offrant une petite pause à mon coccyx.

La dame en blanc. Toujours elle, encore elle. De gauche à droite. De droite à gauche. Ses allées et venues me donnent le tournis. Si elle continue comme ça, je vais dégueuler sur ses chaussures.

Je décide de reporter mon attention sur l'essentiel.

Ma mort prochaine.

Je suis interrompu par mon frère qui me demande si je ne trouve pas que « Violée et enterrée vivante, elle survit » est pas un titre un peu racoleur, même pour un magazine *pipeau-le*. Je lui réponds que l'important, c'est qu'elle soit toujours en vie. Je commence à m'ennuyer alors je décide de compter les éléphants. Quand je suis dans un avion en train de décoller ou d'atterrir et que je pense, comme d'habitude, que je ne vais pas m'en sortir, je parviens à me couper du monde en comptant les éléphants. Ça passe plus lentement que de simplement énumérer des chiffres. Parfois, je m'entends les compter tout haut et je sais alors que les gens me prennent pour un autiste.

Au bout du vingtième éléphant, je suis à nouveau interrompu. Cette fois, c'est la dame en blanc qui nous dit qu'elle est désolée, qu'il y a beaucoup de monde aujourd'hui, qu'il va falloir être patients. Mais je suis patient ! Je suis un patient ! J'ouvre la bouche pour lui dire qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort et que je vais l'attaquer en justice pour harcèlement psychologique, mais mon frère me coupe la parole et se contente de la remercier.

Il n'a pas l'air du tout angoissé. Je sens que j'ai déjà été contaminé par tous les malades de la rangée de devant.

Nous voyons passer des pompiers qui poussent un brancard sur lequel se trouve un homme. Il laisse échapper un gémissement, comme un bruit lancinant de tondeuse à gazon. Mon frère trouve que ça ressemble plutôt à une scie en train d'être affûtée. Les draps sont tachés de sang. Il a une jambe qui pend sur le côté. Je décide de recommencer à compter les éléphants. Il gémit plus fort. *Un éléphant, deux éléphants*. Sa plainte devient rauque. *Trois éléphants*. Les pompiers n'ont pas l'air de savoir où il faut emmener ce pauvre type. *Quatre éléphants, cinq éléphants*. Quand elle repasse dans le couloir, la dame en blanc les salue avec chaleur et leur indique une porte sur la gauche. Sur sa civière, l'homme se met à pousser des petits cris stridents. *Six éléphants*. Cette fois, ça ressemble à de mauvaises vocalises. Mon frère dit que ça lui rappelle le son d'une fourchette qu'on ferait crisser sur un évier. Je lui dis que je ne vois vraiment pas le rapport. *Sept éléphants*. Un pompier appuie sur la poignée de la porte située sur la gauche. Elle est fermée à clé. Ça va bientôt faire dix minutes que ce mec est en train de souffrir le martyr. Ses hurlements me vrillent les oreilles. *Huit éléphants*. Foutez-le dans une chambre loin d'ici, bordel ! *Neuf éléphants, dix éléphants*. Je souhaiterais pouvoir appréhender ma mort calmement, sans qu'on me rappelle à tout bout de champ que claquer, ça fait mal. *Onze éléphants...*

Je regarde mon frère. Il bouge d'avant en arrière et ses lèvres remuent sans émettre un son. Finalement, c'est peut-être lui l'autiste. Je finis par comprendre qu'il est en train d'écouter de la musique. Je le maudis en silence de m'abandonner alors que j'ai quasiment un pied dans la tombe.

Je sens un poignard s'enfoncer dans mon ventre, puis des dizaines de petites aiguilles qui s'introduisent profondément sur toute la zone correspondant à mon appareil digestif. J'ai une nausée épouvantable. Je vais me lever et hurler comme un possédé. Puis je haranguerai cette foule de résignés. Vous n'avez pas honte de vous assujettir ainsi, de renoncer à votre libre-arbitre parce qu'un truc déconne dans votre estomac ou dans vos poumons ? Pourquoi votre statut de malade vous transformerait-il en sous-hommes ? Vous avez le droit de ne pas être d'accord. Alors prenez les armes, dévastez ce sanctuaire de l'agonie !

Je me prends la tête dans les mains. Quand elle me verra dans cet état, la dame en blanc, elle comprendra que la situation est grave. C'est fou cette indifférence à la détresse des autres. Je pourrais agoniser dans la salle d'attente, ça ne lui ferait même

pas lever un sourcil. Je ne saurais pas décrire où j'ai mal. Au ventre. Au cœur. A la tête. J'ai très mal à la tête. J'ai aussi des élancements dans la clavicule, mais ça n'a peut-être rien à voir. Je suis certain que ma maladie est devenue incurable dès que j'ai franchi les portes de cet hôpital. Je me tourne vers mon frère. Il continue à tanguer d'avant en arrière. Il chuchote les paroles d'une chanson et n'a aucune idée de la tragédie qui se déroule sous ses yeux.

Encore une interruption. Cette fois, c'est le directeur de l'hôpital. Tiens, je ne l'ai pas vu approcher celui-là. Il me toise d'un air furieux. Aucune importance, ma présence est enfin reconnue par les plus hautes instances sanitaires, je vais pouvoir détailler mes symptômes. Non pas que j'ai besoin d'un diagnostic car j'ai plus ou moins identifié de quoi je souffre, mais...

— Monsieur...

Il me parle, il faut que j'arrive à lui couper la parole, que je lui dise exactement... peut-être pas forcément la clavicule, mais la tête, oui, la tête. C'est surtout du côté gauche, et je suis droitier, c'est très emmerdant. Parce que c'est la sphère gauche qui contrôle la partie droite...

— Veuillez sortir maintenant...

Mon frère obtempère immédiatement. Deux infirmiers me saisissent chacun un bras. Mais arrêtez ! Ça fait des heures qu'on attend la consultation !

— Quinze jours que vous venez, Monsieur... Quinze jours qu'on vous dit que êtes en parfaite santé... On n'a pas que ça à faire, vous savez.

Les hommes en blanc me jettent dehors. J'aperçois la dame en blanc en train de ricaner. Mon frère me rejoint, il ôte ses écouteurs et allume une cigarette.

— On va bouffer ? Il est tard, les restos vont bientôt fermer.